

REGARD SUR LA PALESTINE

DES JEUNES EN SERVICE CIVIQUE INTERNATIONAL

PEACE LAND
T-SHIRTS & SOUVENIRS SHOP
WE PRINT PHOTOS & LOGOS ON T-SHIRTS
WE HAVE STAMPS
←



Tulkarem



Naplouse



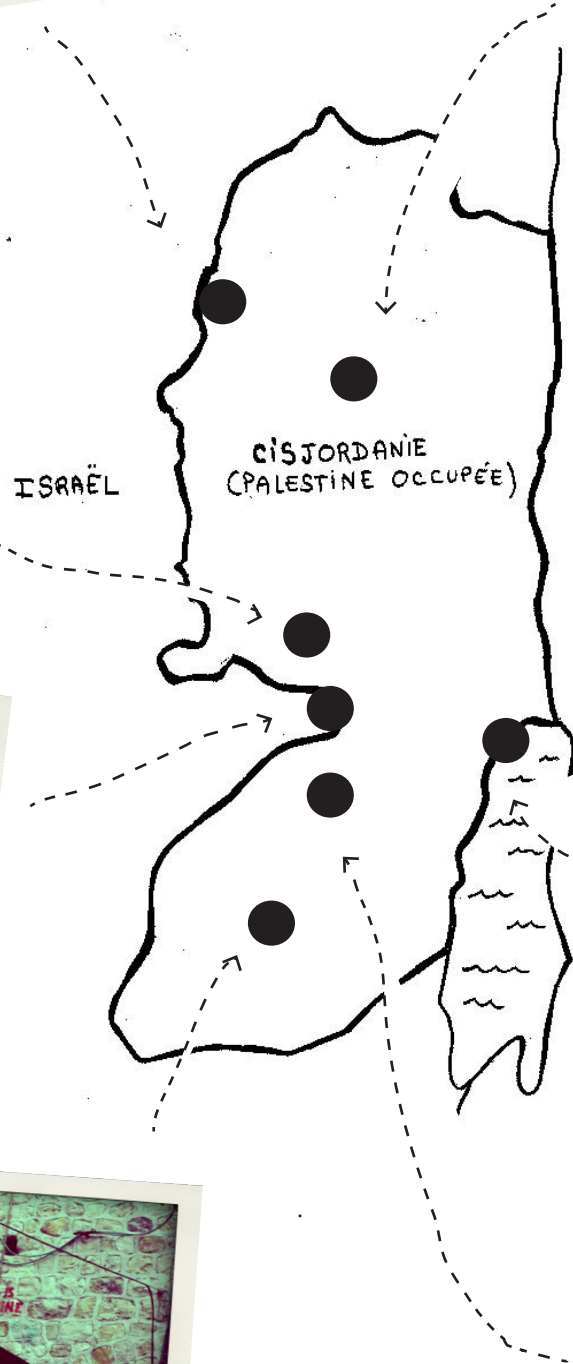
Ramallah



Mer Morte



Silwan (Jérusalem Est)



Hébron



Camp de Dheisheh

EDITO //

Nous sommes un groupe de dix jeunes engagé-e-s dans un Service Civique International qui nous a permis de partir deux mois en Palestine, de mi-mars à mi-mai 2013. Sous l'égide de la FAL44, des Cemea, de France Volontaires et des collectivités (Nantes, Rezé, St-Herblain, Bouguenais et St-Nazaire) nous avons pu monter des projets sur place et créer des liens avec des Palestiniens.

Notre mission après le retour ? Sensibiliser les ligériens (et pas que !) sur la situation palestinienne, inciter les jeunes à s'engager et surtout changer notre vision de la Palestine et même de notre propre société. Cette petite revue n'est pas le résultat d'expertises mais bien un moyen de nous exprimer et de partager notre regard sur ce pays. Il permet aussi de donner la parole à des Palestinien-ne-s, parole souvent laissée de côté.

Bonne lecture !

NOTRE REGARD SUR

- p.4-5 // Deux mois en Palestine
- p.6-7 // Les réfugié-e-s
- p.8-9 // Les prisonniers
- p.10-13 // La résistance culturelle
- p.14 // Le retour
- p.15 // Les parallèles
- p.16 // Les projets à Nantes

Witness L., Sonia, Aurore, Cléo, Max, Louise, Alex, Julien et Marine L.
Avec l'accompagnement de Marine G., Clémentine, Clara, David et Florence
ainsi que Romain et Julie, les volontaires en SVE, et Jb, volontaire en VSI.

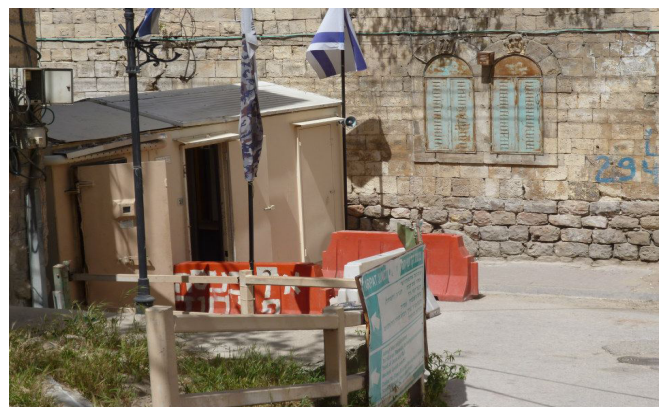


TÉMOINS

« En Palestine ou en France les batailles sont les mêmes. Seulement, elles ont lieu dans un contexte différent et ne se règlent pas de la même manière. Ici quand on touche une fille c'est une émeute qui suit. Dans un pays dit paritaire où la devise est « *liberté, égalité, fraternité* » ce genre de problème n'est pas traité. Il s'inscrit dans une normalisation quasi systématique et extrêmement dangereuse, « *allez il t'a juste dit que t'es bonne, souris et dis merci* ». Être une femme n'importe où dans le monde c'est partager la même principale cause de mortalité, celle des violences faites contre elles. C'est un lien dans la diversité de nos combats quelque soit notre âge, notre nationalité ou notre religion. » Cléo

Extrait de « *Be Strong, be a woman* ». Photo : manifestation contre la violence faite aux femmes à Ramallah, le 28 avril 2013

« Nous sommes 5 volontaires et 2 Palestiniens. La route est sans encombre jusqu'à 15km avant Naplouse. Nous ralentissons. Check-point. Soldats. Ils font signe au chauffeur de garer son véhicule sur le côté. Prennent nos passeports. Ils sont 4 ou 5 à s'agiter autour de notre service, à feuilleter les passeports. La porte latérale s'ouvre. Ils sont vraiment jeunes, l'arme attachée à eux tel un troisième bras. Ils éclairent l'intérieur du service à la lampe torche puis nous questionnent. La première est en arabe, pour nous demander où nous allons. Nous répondons naïvement notre incompréhension, en anglais. S'en suivent quelques autres questions, en anglais cette fois : « *De quel pays venez-vous ? (tu viens d'observer nos passeports pendant 5 minutes gros malin) D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Que faites vous ici ? Où dormez-vous ce soir ?* ». Boule au ventre, appréhension, réflexion succincte à un mytho potable et en avant l'impro : « *Nous sommes françaises, venons de Jérusalem et allons à Naplouse. Nous sommes avec le consulat français et ne savons pas encore où nous dormons ce soir. Quelqu'un du consulat nous attend à la gare de Naplouse.* » L'une d'entre nous a le droit à une question bonus, en hébreu dans le texte, puis en anglais : « *Tu viens d'où ?* » France. Parallèlement, un des Palestiniens se voit poser la question « *Fatah ou Hamas ?* ». Nous passons. Reprenons la route, entourés de colonies qui brillent dans la nuit. » Julie



Extrait de « *Trajet Jérusalem-Naplouse* »
Photos : un checkpoint à Hébron et le mur à Tulkarem



ACTEURS

« A Laylac, où les enfants suivent des cours de soutien extrascolaire, l'ambiance est au mouvement, mouvement de chaises, mouvement de bras, mouvements de cordes vocales. Tout le monde travaille dans la bonne humeur, surtout l'animatrice. Nous, on est là pour voir et rencontrer. Puis on nous a proposé de sortir avec les enfants, se promener, jouer avec eux-elles. On a pu les voir courir, crier librement et chahuter. C'était agréable de voir ces petites têtes blondes et brunes courir ailleurs que dans la rue. Et de voir que malgré leurs regards, parfois très tristes, ou leur hyper-activité au top niveau qui cache un vécu dur, ils-elles peuvent s'amuser et sourire. » Witness L.



« Ce lundi 8 avril, Maxime, Marine, Sonia et Romain se sont rendus à Anabta, ville jumelée avec Bouguenais, pour rencontrer le maire et voir les infrastructures. Cinq jours après le décès de deux jeunes tués par des soldats israéliens et trois mois après des inondations importantes, la ville semble avoir repris son rythme « normal ». Mais les traces de deux événements restent indélébiles. [...] Les jeunes français-e-s demandent quelle est la situation ici après la mort de deux jeunes originaires d'Anabta, tués par des soldats israéliens le mercredi 3 avril à un checkpoint des alentours. Le maire répond que la vie « est redevenue normale ici, plus ou moins. Nous sommes comme des Vietnamiens, nous travaillons le jour et nous nous battons la nuit, mais de manière pacifique. » Les murs de la commune sont placardés d'affiches avec les photos des martyrs, ce qui rappelle qu'il y a quelques jours, les rues étaient noires de monde lorsque les corps ont été transportés jusqu'à la mosquée. »

Extrait de «Première rencontres à Anabta»; photos : Anabta



« Cours de français avec des femmes palestiniennes à Naplouse: je leur demande ce qu'elles n'aiment pas, certaines me répondent : « se lever tôt le matin », « les tâches ménagères », « rester à la maison », « s'occuper des enfants »...La révolution est en marche ! » Marine L.

Certains textes sont extraits du blog des volontaires : www.jeunessevolontairepalestine.wordpress.com



**“LA SEULE CHOSE
QUI M’IMPORTE EST
LA LIBERTÉ”**

**INTERVIEW DE MURAD,
RÉFUGIÉ DU CAMP DE DHEISHEH.**

Aujourd’hui, comment définis-tu le camp de réfugiés ?

Le camp est une exception, pas socialement ou culturellement, mais politiquement. Il est une exception politique dans la société Palestinienne. On ne peut pas comparer la situation des réfugiés palestiniens à celle des autres réfugiés dans le monde. Aujourd’hui, dans le camp, même si nous avons internet, que nous avons remplacé les tentes par des maisons, ses habitants refusent toujours la normalisation même après 65 ans d’occupation. C’est un véritable lien entre les réfugiés. Nous avons tous un endroit en tête où nous rêvons d’aller.

Pour toi, c’est quoi être un réfugié en Palestine ?

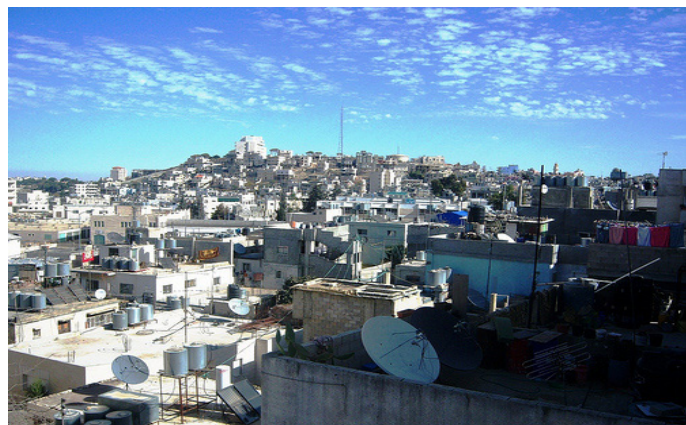
Être un réfugié veut dire que tu as plus de responsabilités dans la société que les autres Palestiniens. Peu importe l’âge, le sexe, ou le niveau d’étude, le point que nous avons tous en commun est notre carte et un numéro de réfugié qui nous est attribué par l’UNRWA* à notre naissance. Cela ne nous donne pas plus ou moins de droits que les autres, mais c’est notre premier statut dans la vie.

Que signifie le retour (droit au retour) pour toi ?

Premièrement, le retour m’évoque la liberté, celle de circuler où et quand je veux, même si je vis dans le camp. J’aimerais pouvoir prendre ma voiture et aller à la mer. D’un autre côté, je me pose la question, retourner où et de quelle façon ? Je ne m’imagine pas retourner dans le village d’origine de mon grand-père. Pour moi le droit au retour signifie un retour vers toute la Palestine. Je ne ressens pas de lien émotionnel envers mon village d’origine. Je sens plus proche d’Haïfa, ou d’Acre, c’est là bas que je veux être, vivre et c’est mon choix. Je veux retourner vers le commun, à l’âme Palestinienne toute entière.

Que voudrais-tu que le camp devienne après le retour ?

En fait je m’en fiche. Je vis ici depuis 25 ans, j’y ai de bons et de mauvais souvenirs. Chaque rue, chaque mur du camp a une signification pour moi, mais si on compare le camp avec des endroits où je rêve de vivre, alors il ne représente plus rien pour moi. Si c’était à moi de décider, je le détruirai. La seule chose qui m’importe est la Liberté. Le camp ne sera qu’un souvenir, et j’espère que je finirai par l’oublier, je ne voudrais plus aucun lien avec lui, peut-être qu’il m’arrivera de passer devant en voiture pour voir où je vivais avant mais y vivre, plus jamais !



photos : le camp de Dheisheh aujourd’hui

**UNRWA : United Nations Relief and Works Agency for Palestine refugees. Défend l’intérêt des plus de 5 millions de réfugiés palestiniens enregistrés à l’UNRWA en Jordanie, au Liban, en Syrie, et dans les territoires occupés Palestiniens en attendant de trouver une solution.*

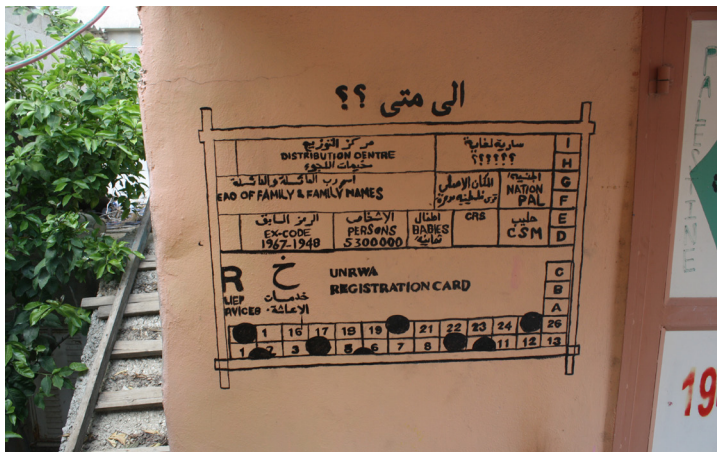
EN SAVOIR PLUS...

Les premiers camps apparaissent en 1948, après la déclaration d'indépendance de l'Etat d'Israël, le 14 mai 1948. Dès l'année 1948, 500 villages sont entièrement détruits ou vidés. 750 000 deviennent des réfugié-e-s. 85% des Palestiniens ne vivaient dans les terres de ce que l'on appelle aujourd'hui Israël sont déplacés. Plus de 130 000 Palestiniens se retrouvent dans les terres d' « Israël », dont 40000 déplacés à l'intérieur de ces terres.

source: BADIL, Ressource center for Palestinian Residency and refugee- www.badil.org/fr



Dans les premières années du camp de Dheisheh



Peinture qui respresente la carte des réfugiés de l'UNRWA. Les murs de Dheisheh sont régulièrement couverts de peintures, caricatures ou graffitis qui est un moyen de s'exprimer de raconter l'histoire des réfugié-e-s palestinien-ne-s.

«L'histoire que je veux vous raconter s'est passée l'année dernière. Nous avons réussi à obtenir une autorisation d'Israël (malheureusement on est obligés de leur demander, pour pouvoir aller sur nos terres). On l'a mal utilisée, même si on en a profité au maximum, car malheureusement cette autorisation n'était valable qu'un seul jour et je voulais voir toute la Palestine. Cependant nous n'avons pas assez de temps. J'ai commencé par aller à Ras Al Nakoura, dans le Nord, puis à Acre, Haifa, et Jaffa, toutes ces villes. Nous étions en train de jouer sur la plage et nous dessinions sur le sable. Malheureusement encore, il y a toujours un malheureusement, il y avait beaucoup d'Israéliens autour de nous parce que, voilà, ils sont là. Nous avons commencé à dessiner une carte de la Palestine sur le sable, et ils nous regardaient, avec ce regard genre « *Qu'est-ce que vous êtes en train de faire ? Pourquoi vous dessinez la Palestine ?* ». Sur cette carte de la Palestine nous avons écrit « *C'était la Palestine, et cela redeviendra la Palestine* », c'est une phrase de Mahmoud Darwish*. Ensuite, nous sommes partis et tous ou presque sont allés à l'endroit où nous avions dessiné et ils ont tout effacé, mais ce n'est pas grave, on l'a fait.»

Naba, réfugié

*Mahmoud Darwish est un poète et écrivain palestinien.



Commémoration de la «Nakba», la catastrophe de 1948, le 15 mai 2013 dans le camp de Dheisheh.

Les propos et photographies ont été recueillis et rassemblés par Louise, Cléo et Cynthia. Le tout fera l'objet d'une exposition à Nantes et d'un « catalogue d'expo » qui rassemblera les interviews de réfugiés.

“ ÊTRE CRÉATIF, C'EST TOUT CE QU'ON PEUT FAIRE EN PRISON ”



Interview de Sulyman I. et de Rami S. condamnés respectivement à 8 et 9 ans de prison alors qu'ils étaient étudiants en génie civil. Au moment de cet entretien, Rami venait d'être libéré il y a tout juste 1 mois et Sulyman seulement quelques mois auparavant.

Quelle idée vous faisiez-vous des prisons israéliennes?

S : Nous avons déjà une idée de ce qu'était la prison, de ce qui s'y passait avant d'être arrêté, mais quand on le vit soi-même, pendant une longue période, on voit l'autre visage des soldats israéliens. Ils essayaient tous les jours de faire quelque chose contre nous. Beaucoup de leaders palestiniens sortent de ces prisons. C'est l'aspect positif : nous cherchons toujours à apprendre encore et encore, que ce soient les langues, l'histoire, la politique internationale... On doit être créatif, c'est tout ce qu'on peut faire en prison.

Il était donc possible de poursuivre vos études pendant votre détention ?

S : Il y a beaucoup de livres, c'est une bonne occasion d'apprendre de nouvelles choses. Tu peux aussi t'inscrire à une université israélienne mais la plupart du temps ils t'empêchent de passer ton examen final. C'est pour ça qu'on ne voulait pas être rattachés à l'université, ça leur donne un autre moyen de t'atteindre. Et c'est plus cher qu'ici. Puis tu ne peux pas étudier ce que tu veux. Je voulais étudier l'ingénierie mais il nous était impossible d'avoir des bouquins qui avaient un rapport avec la physique ou la chimie.

Comment se déroule la procédure après l'arrestation?

S : Quand ils vous arrêtent, au début vous êtes conduit dans un endroit spécifique pour mener les investigations contre vous. Ils ont de petites cellules situées sous terre et vous pouvez rester là pendant plusieurs mois, sans voir personne. La Croix Rouge n'est pas autorisée à venir vous voir et votre famille ne sait rien de ce qui vous arrive. Ils peuvent faire ce qu'ils veulent de vous. Dans un premier temps ils essaient de vous faire plier psychologiquement. Ils vous questionnent jour et nuit et s'ils n'obtiennent pas ce qu'ils veulent de vous, ils commencent à utiliser des procédés physiques en vous frappant et en vous fatiguant de pleins de façons différentes.

R : Après ces investigations, vous êtes conduit à la Cour militaire, vous êtes assis face à un juge qui vous dit ce

qu'ils ont contre vous, vous parlez avec votre avocat, mais ça ne change rien, c'est une Cour militaire donc vous êtes leur ennemi.

Est-ce que vous aviez des contacts avec l'extérieur ?

S : Quelques membres de la famille peuvent venir, 4 ou 5 minutes toutes les 2 semaines mais il a fallu 2 ans pour que ma famille obtienne une permission. On ne peut communiquer que par lettre. Elle met minimum 1 mois et demi pour arriver à destination et un autre mois et demi pour que je reçoive la réponse.

Et après la prison ?

R : Il n'y a pas de soutien psychologique prévu après la prison, il y a bien quelques associations mais elles sont très peu actives. Je me suis senti très seul, je ne voyais personne à part Sulyman, on a vécu les mêmes choses. Tout est bizarre, les voitures, les immeubles... Les enfants sont très étranges pour nous. Mon frère a une petite fille. Je la regardais comme une étrange créature. Et les femmes. 9 ans sans voir une femme ! Il y a beaucoup de peur pendant la première semaine. Tout est différent, presque agressif.

Vous avez repris vos études ?

S : Oui. A l'université, nous sommes les plus vieux. On a dû recommencer nos études depuis le début car le programme a été modifié. On doit tout faire en même temps: se marier, étudier pour trouver un travail à 34 et 28 ans. On doit tout réapprendre, vivre avec les gens, s'adapter à la technologie. Je ne peux pas me servir d'un smartphone (*il nous montre son vieux mobile*).

R : On vit avec la communauté mais dans un autre monde, car cette communauté a changé. Je ne peux pas accepter qu'une fille porte une mini jupe ou qu'un garçon soit saoul. On est de la vieille école, c'est un choc culturel. Comme si on passait d'un pays à un autre, il n'y a pas de transition. C'est comme un voyage dans le temps.

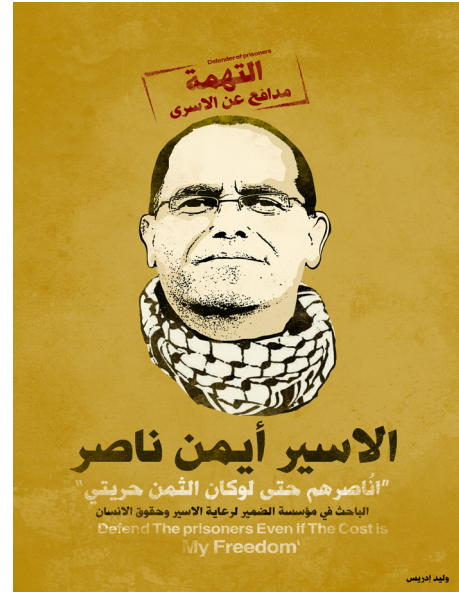
Sonia Ben Ali

photo: Samer Issawi, prisonnier qui a fait une grève de la faim
poster réalisé par Khaled Fanni

La détention administrative

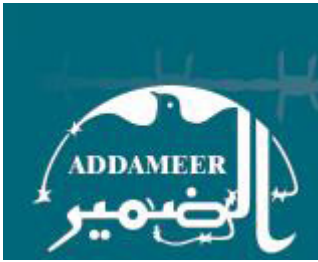
Véritable stratégie politique utilisée par Israël depuis 1967, la détention administrative est une procédure qui permet aux autorités militaires d'arrêter et de détenir des Palestiniens sur la base d'informations secrètes auxquelles seuls le juge et le procureur de la Cour militaire ont accès. L'avocat n'ayant pas accès à ces preuves secrètes, il est alors très difficile de contester l'ordre de détention, niant ainsi le droit à un procès équitable voire à un procès tout court puisque selon le premier paragraphe d'un ordre militaire israélien : « L'ordre de détention peut être accepté sans la présence du détenu »

L'ordre de détention peut être renouvelé tous les 6 mois et ce indéfiniment (plusieurs années) sans qu'à aucun moment le détenu soit informé du motif de son emprisonnement.

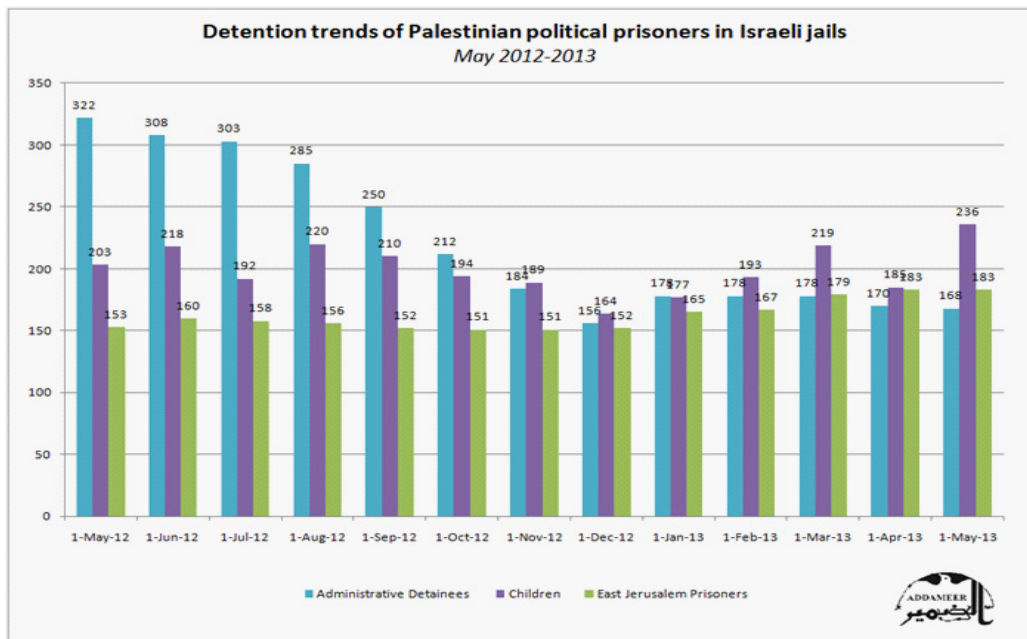


Ayman Nasser, avocat incarcéré

Addameer



Addameer est une ONG de défense des prisonniers et des droits de l'Homme. L'association a pour but de soutenir les prisonniers politiques Palestiniens détenus dans les prisons israéliennes et palestiniennes. Fondée en 1992, Addameer porte un programme très ambitieux dont la mission principale est d'offrir une représentation et des conseils juridiques gratuits aux prisonniers et à leur famille. Il s'agit aussi de recenser les violations des droits de l'homme commises contre les détenus. Cet engagement n'est pas sans risque, comme en témoignent les raids engagés dans les locaux de l'ONG par les forces israéliennes, le dernier datant de décembre dernier. Ayman Nasser, défenseur des droits de l'Homme et avocat d'Addameer, a été arrêté en août 2012 et est toujours incarcéré, malgré des problèmes de santé. www.addameer.org



Le nombre de détenus dans les prisons israéliennes. En bleu : prisonniers en détention administrative, en violet, les enfants, en vert, ceux de Jérusalem Est. Au 1er mai 2013, il y avait 17 femmes. A la même date, il y avait 4 979 prisonniers.



DES PROTESTATIONS MEURTRIÈRES À

LA CRÉATION THÉÂTRALE

Le samedi 4 avril, le Freedom Bus, branche mobile du Freedom Theatre (Théâtre de la liberté) s'est installé à Nabi Saleh, petit village de 500 habitants à 20 kilomètres au nord de Ramallah. La troupe de comédien-ne-s présentait la première de « Our Sign is the Stone » (Notre marque est la pierre), leur nouvelle pièce sur les événements qui se sont déroulés dans le village ces dernières années.

« La pierre est la marque de notre destinée. Elle montre que nous n'accepterons pas l'occupation. Elle est le symbole de notre rejet, de notre résistance. » La comédienne clame son texte en arabe face au public. La petite salle du centre communautaire est bondée. Autant d'internationaux que d'habitants du village de Nabi Saleh assistent à la nouvelle pièce du Freedom Bus. On peut y voir Bassem Tamimi, grande figure de la résistance palestinienne. La performance s'inspire de sa vie et de celle de sa famille : depuis 2009, des manifestations pacifiques ont lieu tous les vendredis pour protester contre la confiscation de l'eau et des terres par la colonie avoisinante. Mustafa et Rushdi Tamimi ont été tués lors de ces protestations.

Un musicien gratte les cordes de son oud. Les six comédien-ne-s exécutent les scènes, changent de personnage et deviennent tour à tour Palestinien-ne-s ou soldat-e-s israélien-ne-s, journaliste international-e ou manifestant-e. Ils-elles reproduisent des événements qui ont lieu dans le village, comme l'intervention de soldat-e-s en pleine nuit pour prendre en photo les enfants qui dorment. « Notre façon de procéder est d'écouter les histoires que les gens nous racontent pour ensuite les performer devant le public, me confie le comédien Ben Rivers, un Australien qui travaille au Freedom Theatre depuis presque deux ans, c'est un espace où les gens peuvent s'exprimer. » En général, il s'agit de petites histoires de personnes du public qu'ils improvisent sur le moment. C'est la première fois qu'ils jouent une pièce déjà écrite avec un long travail en amont : « Notre philosophie au Freedom Bus, c'est de nouer des liens forts avec la communauté. Ce sont les habitants qui ont eux-mêmes proposé de faire une pièce ». Pendant une semaine, une personne a interviewé les habitants et recueilli les histoires avant d'écrire la pièce. Des recherches qui permettent d'en savoir plus sur la situation du village, mais « ce n'est pas comme un

documentaire, c'est du théâtre. Cela provoque une réaction émotionnelle, ce qui est encore plus fort. »

La mission est encore plus difficile pour les comédien-ne-s qui doivent jouer des personnages réels devant les personnes elles-mêmes. Pour Fidaa Z., cette expérience fut excitante et stressante à la fois : « En tant que Palestinienne de 48, c'était comme un rêve pour moi, d'aller rencontrer « mon peuple » et d'agir. Je voulais vraiment que les habitants voient et ressentent ce à quoi ils font face pour ensuite les faire se sentir mieux. » Cela peut paraître étrange, mais cette méthode est vieille de plus de 2000 ans : la fameuse *catharsis*. En assistant à un spectacle théâtral, l'Homme se libérerait de ses pulsions et angoisses en les vivant à travers les situations représentées sous ses yeux. « Maintenant je ne sais pas si je pourrais faire autre chose que ça, jouer sur scène ce que les gens endurent chaque jour. »

La pièce questionne les notions de violence et le rôle de la communauté internationale dans la résistance palestinienne. Pour la coordinatrice Alia A., « c'est une façon de libérer les gens. Ils peuvent restreindre notre liberté mais pas celle de penser. » Je lui demande si la créativité ne naîtrait pas au sein d'une situation d'oppression. Elle me répond qu'elle ne sait pas et dénonce l'attitude de certains centres culturels ou ONG étrangers : « Ils ont leur propres contraintes et nous disent comment résister. Par exemple, cette pièce est financée par le British Council. Ils ont lu la pièce et ont fait enlever le mot « apartheid », alors qu'il s'agit de la vraie situation ici. Ils jouent sur la conscience des gens, ce qui est encore plus dangereux. » Mais la pierre est encore là.

Marine L.

photo : le Freedom Bus dans la vallée du Jourdain
texte basé sur un reportage audio de Marine L.
pour la radio Al-Wahda de Dheishah

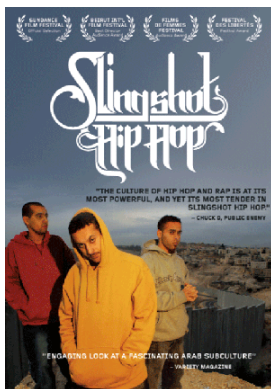
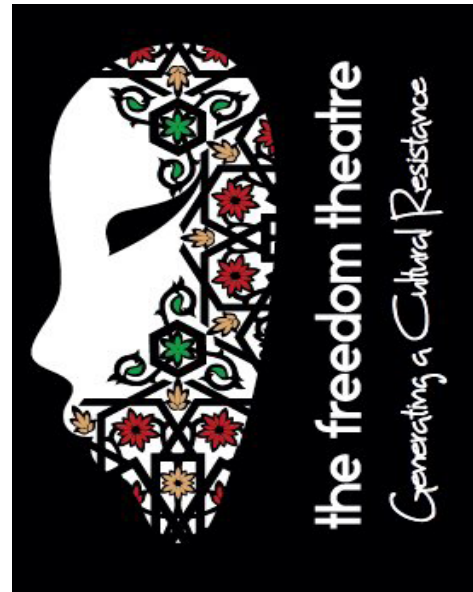
EN SAVOIR PLUS...

En 1989, l'israélienne Arna Mer Khamis a fondé un théâtre dans le camp de réfugié-e-s de Jénine. En 2006, son fils Juliano le dirige sous le nom de « Freedom Theatre », un « générateur de résistance culturelle » pour femmes et enfants. Il est assassiné en 2011. Un documentaire a été réalisé sur le Freedom Theatre : *Les Enfants d'Arna (Arna's Children - 2003)*

www.thefreedomtheatre.org

Le Théâtre de l'Opprimé est très présent en Palestine. Fondé par le Brésilien Augusto Boal, cette forme de théâtre souhaite aider à lutter contre toutes les formes d'oppressions pouvant exister dans les sociétés humaines. Plus encore, il entend réveiller l'esprit critique indispensable à une société organisée. Le Freedom Theatre et l'Ashtar Theatre sont deux associations qui exploitent cette forme d'expression théâtrale.

www.ashtar-theatre.org



À VOIR

Slingshot hip hop est un documentaire réalisé par Jackie Reem Salloum en 2008. Il retrace l'histoire du rap et du hip-hop palestinien initié par DAM dans les années 90.

DAM (« *le sang* » en arabe et hébreu) est un groupe de rap formé par trois Palestiniens de 48 (nés en Israël). Leurs paroles traitent de la situation palestinienne et de la sensation d'être des citoyens de seconde zone en Israël.

www.slingshothiphop.com

À ÉCOUTER

Toot Ard

Groupe de reggae qui chante en arabe. Ils viennent de villages Druzes du Plateau « occupé » du Golan. Ils font de nombreux concerts en Palestine et sont très copains avec le Freedom Bus.

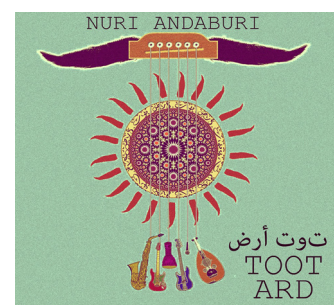
Dar Qandeel

Groupe de musique plutôt traditionnelle, qui vient de Tulkarem. L'association du même nom propose des activités artistiques aux enfants.

www.darqandeel.com

Rafeef Ziadah

Parmi les poètes Palestiniens, il y a bien sûr l'emblématique Mahmoud Darwish, mais la jeune génération n'est pas moins talentueuse. Rafeef Ziadah est une Palestino-canadienne qui récite ses poèmes en public. Il y a de nombreuses vidéos sur Youtube et son CD *Hadeel* est sorti en 2009.



LE FALAFEL

SYMBOLE DE

RÉSISTANCE CULINAIRE

En 2010, Larissa Sansour, photographe palestinienne qui vit à Londres, a décidé de monter un projet intitulé « *Falafel road* ». Elle s'est posé la question : « *Est-ce que Israël a volé le falafel aux Palestiniens-ne-s ?* » et a mené une enquête. Cela peut sembler ridicule mais une boule de pois chiches peut être plus importante qu'elle ne semble l'être.

Reprenons depuis le début : le falafel trouve son origine en Egypte, dans notre premier millénaire. Il s'est ensuite répandu dans tout le Proche-Orient et est également devenue une des spécialités du Liban et de Syrie. Pourtant, le *Larousse des Cuisines* répertorie le falafel dans la section « Israël ». Et ce n'est pas seulement dans le Larousse, mais aussi dans beaucoup de livres de recettes israéliens. En assimilant le falafel, les Israélien-ne-s s'approprient la culture du Proche-Orient, donc la culture palestinienne. Une menace qui risque de s'étendre et d'éradiquer complètement ce qui forge l'identité des Palestiniens-ne-s.

Avec la « résidence du falafel » à Londres, Larissa Sansour explore toutes les formes de « colonisation culturelle ». « *Falafel road* » comprend des photos et des vidéos de « repas engagés » dans des restaurants et stands palestiniens de la capitale anglaise. Une révolution du falafel en quelque sorte.

Marine L.



Photos et extrait de vidéo © L.Sansour

www.falafelroad.blogspot.com

RECETTE DU FALAFEL

par Aurore

Méfiez-vous des apparences ! Si vous cherchez des recettes de falafels dans les recueils de cuisine du Monde, elles seront la plupart du temps dans la partie « Israël ». Pourquoi ? Parce qu'au fil du temps, Israël s'approprie la culture arabe, et la cuisine en particulier. Le falafel est bel et bien une spécialité qui nous vient du Proche Orient. Et ça n'a certainement pas été inventé il y a soixante ans !



Préparation du falafel à Tulkarem

Régalez-vous pour 4 personnes

Ingrédients

- 3 tasses de pois chiches secs (ou 500g de pois chiches en boîte)
- 1 bouquet de persil
- 1 gousse d'ail
- 1 gros oignon
- 1 cuillère à soupe de coriandre sèche ou quelques brins de coriandre fraîche
- 1 cuillère à café de harissa
- 1 cuillère à café de sel
- ½ cuillère à café de poivre
- 1 cuillère à soupe de cumin
- 25cl d'huile de friture

Préparation

Après avoir fait tremper vos pois chiches dans l'eau pendant 24 heures, égouttez-les.

Dans un saladier mélangez le persil et l'ail, l'oignon ainsi que le sel, la coriandre, et la harissa avec les pois chiches.

Écrasez l'ensemble, idéalement à l'aide d'un hachoir à viande. Vous obtenez un mélange ferme à partir duquel vous faites des petites boules en utilisant une cuillère à soupe, par exemple.

Faites frire les boulettes en les plongeant 3 minutes dans de l'huile bouillante et en les retournant à mi-cuisson. Servez les falafels chauds accompagnés de salade, ou en kebab.



Bon appétit ! Bsahtek !



DÉCALAGE CULTUREL

Aujourd'hui, cela fait quinze jours que je suis revenue sur le territoire européen. Quinze jours que ma vie est fade. Que le soleil, même absent, n'étincelle plus dans les yeux des gens. Cela fait quinze jours. Quinze jours que j'ai retrouvé ma vie d'avant. Sans vie, justement. Sans rien.

Ce qui m'a rendue heureuse, c'était de pouvoir retrouver mes ami-e-s. C'est tout. Parce que sans eux-elles, il ne se passe rien. C'est un peu comme si je vivais sur une ligne de portée, dans une partition. Et qu'il n'y avait que des soupirs.

Cela fait quinze jours que je ne mets plus de réveil. Quinze jours que mes amis palestinien-ne-s me manquent. Quinze jours que je rêve de manger un *magloubeh*. Je n'ose pas essayer d'en faire un parce que j'ai peur qu'il ne soit jamais aussi bon, qu'il n'aie pas cette même saveur authentique que ceux que j'ai pu déguster là-bas.

Cela fait quinze jours que je n'entends plus le *muazzin* cinq fois quotidiennement. Celui qui m'énervait tellement. Cela fait quinze jours que je suis en France. Pourtant j'ai l'impression de ne l'avoir jamais quittée. La vie reprend son cours. Et après deux mois, je ne vois toujours pas comment je peux changer les choses. Et si je les ai

changées. Je ne sais toujours pas quoi faire ici. Je veux repartir. Pour finir ce que j'ai commencé. Pour me forger une vision politique encore plus forte que celle que j'ai acquise. Pour enlever tous mes préjugés. Je déteste les préjugés. Je déteste l'occupation, la politique, et le Monde. Et les préjugés. En Palestine, nos préjugés ils ont disparus. Tous. Entièrement. Ici, à Nantes, j'ai cette forte impression qu'il n'y a que ça. Partout. Tout le temps. Que la vie d'occidental-e n'est basée que sur du mensonge, de la méfiance et du mépris.

Je me sens plus chez moi dans un pays à la situation plus qu'alarmante que dans mon pays natal. Je me sens mieux proche des gens. L'individualisme. C'est ça qui fait de nous des inconscients.

Je m'égare. Beaucoup.

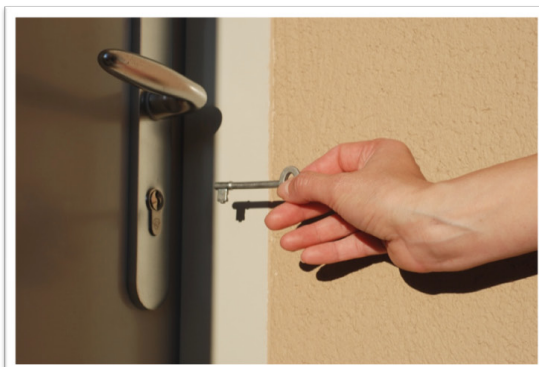
Aurore

Texte publié le 26 mai 2013 dans le blog
www.jeunessevolontairepalestine.wordpress.com

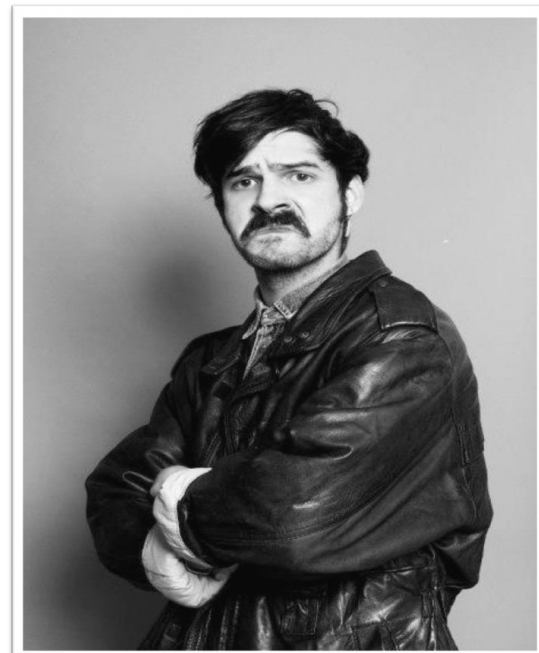
PALESTINE - FRANCE



A gauche: rue commerçante à Hébron H2 - des magasins fermés par les colons, le silence, le néant.
A droite : une rue commerçante à Nantes - magasins, vitrines, bruit, passages.



A gauche: sculpture à Béthléem - la clé est le symbole du droit au retour pour les réfugié-e-s (résolution 194 de l'ONU bafouée par Israël), symbole des clés de leurs anciennes maisons.
A droite : la clé en France - représente la propriété, la sensation de sécurité, ouvrir ou fermer des portes



A gauche: la moustache en Palestine et dans le monde arabe représente la force, la masculinité.
A droite : la moustache en France est une effet de mode, de tendance vintage des années 70.

Le projet de «Parallèles» est une idée de Maxime qui fera l'objet d'une exposition de photographies à Nantes.

LES PROJETS À NANTES //

Echanges de dessins autour de la mer

Julien et Cynthia ont monté un projet d'échanges de dessins entre les enfants de Dheisheh, d'Hébron et de l'école Beauregard à St-Herblain. Le thème initié était « la mer » car les enfants de Cis-jordanie ne peuvent aller voir la Mer Méditerranée sauf s'ils ont une permission. Pourtant, comme pour les enfants de Beauregard, elle est située à moins d'une heure de chez eux. Les jeunes Herbli-nois-es ont pu voir les dessins des enfants palestiniens, souvent teintés de violences et en lien avec la situation.



Les enfants de Beauregard qui découvrent les dessins d'enfants palestiniens

Il y aura aussi des expositions, sur les réfugié-e-s, des portraits de Palestinien-ne-s, ainsi qu'un clip de rap, des interviews vidéos, du Théâtre de l'Opprimé...

Rendez-vous sur la page Facebook du projet pour se tenir au courant des actus :

www.facebook.com/SciPalestine

Et sur le blog : www.jeunessevolontairepalestine.wordpress.com

REMERCIEMENTS //



Et nos ami-e-s palestiniens : Mohamed A., Sami, Mahmoud, Jameel, Feisal, Ali, Abu Saeed, « super driver », et tous les bénévoles et enfants du Keffiyeh Center d'Asqar. Naji, Souhair, Murad, Mounie, Aysar, Ahmad, Hamza, Isshaq, Naba, Raida, Hicham, Dalia, Ziad, Salah Amouri, Ibrahim et tous les volontaires et enfants de Laylac. Mohamed S., Ali, Wajdi, Ahmad, Hanan, Douja et les bénévoles de Human Supporters. Ala, Alaa, Sameh, Wasim, Majd, Rawan, Jihad, M. Najeed, Etaf, Afaf et tous les jeunes du Conseil des Jeunes d'Anabta. Ali, William, Sami et les jeunes du Centre socio-culturel d'Abu-Dis. Et aussi : Fayez, Raed, Hashem, Sharif, Rizik, Karam, Alia, Fidaa, Hassan, Rafat, Raed de Balata, Samaa ...

L'archipel de Palestine orientale



- Autonomies palestiniennes partielles
- Autonomies palestiniennes totales
- Réserves naturelles
- Zones urbaines
- Colonies israéliennes
- Liaisons maritimes
- Aéroport
- Site historique
- Côte protégée
- Station balnéaire
- Plage
- Base nautique
- Port de plaisance
- Zone sous surveillance
- Camping

10 km

Source : carte imaginée et produite par Julien Bousac à partir de documents fournis par le Bureau de coordination pour les affaires humanitaires dans les territoires palestiniens occupés et B'Tselem. Toutes les zones de Cisjordanie aux mains d'Israël ont été transformées en mer.

